

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

## Chinoiseries contemporaines



LE GRAND LECTEUR vit dans un monde enrichi, une édition luxueuse, annotée. Il croit lire des inscriptions sur toute chose ; d'autres phrases flottent aux fenêtres comme des drapeaux ou lui reviennent en écho depuis le fond des temps. Il a tant lu qu'il ne cesse plus de lire, même en l'absence de livre : plus besoin. D'une certaine façon, son innocence est perdue. Les lieux qu'il traverse sont hantés par des fantômes d'écrivains qui, à tout moment, lèvent un index péremptoire et formulent leurs sentences. Le grand lecteur vit parmi eux comme un damné. Mais il profite aussi de leur point de vue original et de leurs commentaires. Il ne peut voir un cancrelat sans évoquer Kafka, l'infortuné Gregor Samsa retourné sur le dos, et cette pensée le conduit à telle page du *Journal* de Gombrowicz, où celui-ci raconte qu'il trouva un jour sur une plage un scarabée renversé et le remit sur ses pattes, qu'il en aperçut un autre plus loin et le secourut aussi avant de constater qu'il y en avait autour de lui des centaines dans cette pitoyable situation : ne pouvant les sauver tous, il préféra prendre la fuite.



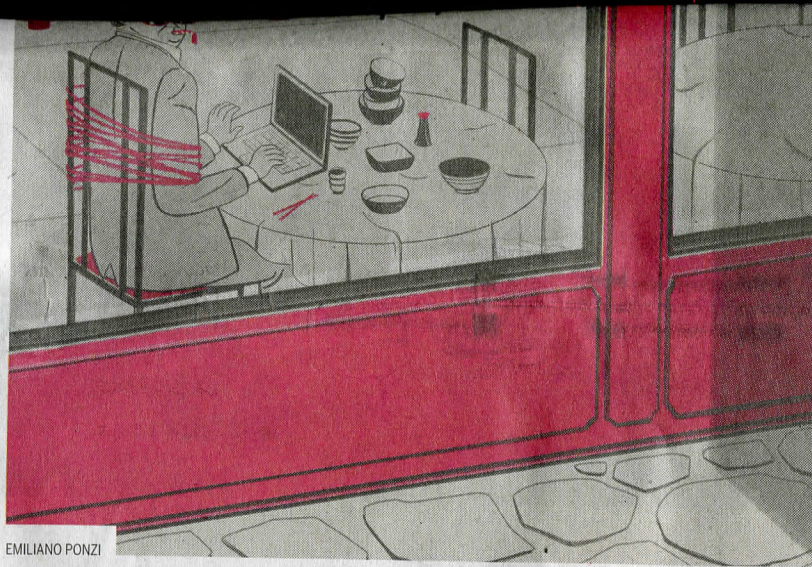
de mélancolie due au vieillissement, à la fatigue, mais aussi à l'état du monde qui lui semble « tragiquement fourvoyé, irrécupérable ». Sa bonne humeur du matin s'émousse irrésistiblement au fil de la journée et il est chaque soir le digne et lugubre représentant de cette Europe sinistrée. L'art a peut-être quelque chose à dire et à faire de tout cela ? La curiosité de l'auteur, toujours vive quant à elle, le dispose à accueillir favorablement les propositions des artistes exposés. Puis, malgré sa propre perplexité quelquefois, il abhorre les éternels contempteurs de l'art contemporain : « Je pressentais que, derrière ces ricanements ultra faciles (...), s'étaient au fond toujours cachés un res-

**L'essentiel est de trouver dans l'expérience que propose l'œuvre une impulsion qui délogera le monde de l'ornière où il s'enlise**

jet de méditation pour le grand lecteur. Tout ce qu'il voit et vit trouvera sa place dans ce système de références que l'on ne saurait confondre avec le savoir gelé de l'érudit, au contraire, qui n'est pas moins vivant et réactif que le système nerveux. Tout paysage se double de son évocation poétique ; derrière chaque buisson, devise un philosophe. Le grand lecteur perçoit cela : il ne connaît jamais l'ennui.

Enrique Vila-Matas est l'un de ces lecteurs pour qui le monde fut réinventé par la littérature. Écrivain lui-même, il mêle ses mots à la grande rumeur qui monte de sa bibliothèque et publie, parallèlement à son œuvre romanesque, des chroniques autobiographiques, digressives et méditatives, où il devient à son tour un personnage, entièrement fait de mots. Il y eut notamment *Paris ne finit jamais* (Christian Bourgois, 2004) ; voici aujourd'hui *Impressions de Kassel*, où l'auteur catalan relate son expérience drolatique d'invité de la Documenta, la célèbre foire internationale d'art contemporain, en 2012.

Les écrivains cèdent parfois aux lubies étranges d'organisateur de festival ou de commissaires d'exposition. Avides d'expériences nouvelles, vaniteusement sensibles aussi au prestige de certaines manifestations, ils se prêtent au jeu et se retrouvent acteurs de situations cocasses, à la limite du ridicule. Ainsi Vila-Matas accepta-t-il, comme une dizaine d'autres auteurs, la proposition d'écrire en public pendant une semaine, assis à la



EMILIANO PONZI

table d'un restaurant chinois situé dans un parc de Kassel. N'importe quoi ? N'importe quoi ! On peut même se demander si n'entraîne pas un peu de perverse ironie dans ce projet des commissaires de la Documenta de transformer en installations effectives des écrivains installés.

Mais Enrique Vila-Matas compte bien retourner, tel un scarabée, la situation à son avantage et en tirer « un récit écrit dans lequel [il] mêlerai[t] comme tant d'autres fois perplexité et vie en suspens pour décrire le monde comme un lieu absurde ». Et puis il traverse alors une crise

sentiment, une haine sordide à l'égard de ceux qui cherchent à faire quelque chose de nouveau. »

Enrique Vila-Matas comprend que l'art, comme la littérature, se vit plus qu'il ne se visite. L'œuvre peut n'être qu'un courant d'air, comme dans l'installation de Ryan Gander, ou une chambre noire conçue par Tino Sehgal où se produisent des phénomènes déconcertants – frôlements, musiques –, l'essentiel est de trouver dans l'expérience qu'elle propose une impulsion qui délogera le monde de l'ornière où il s'enlise, soulevé par notre propre exaltation.

Vila-Matas déserte donc autant qu'il le peut sa table du restaurant chinois pour s'immerger dans l'exposition, surpris par sa propre euphorie. Il trouve aussi dans l'art conceptuel des préoccupations proches des siennes, puisque, comme il le confesse, en dépit de sa pratique de romancier, « la théorie resterait toujours [sa] grande passion ». C'est précisément ce qui fait le charme et quelquefois la limite des livres de Vila-Matas, écrivain toujours en quête d'une vérité qui se dérobe à lui et se trouve sans doute dans le génie de la langue. Sensible avant tout aux coïncidences littéraires, butinant les œuvres des autres pour faire son miel, il cherche et trouve dans l'art et la littérature quelques bonnes raisons de vivre encore qu'il a la générosité de ne pas garder pour lui. ■

**IMPRESSIONS DE KASSEL**  
*(Kassel no invita a la lògica),*  
**d'Enrique Vila-Matas,**  
*traduit de l'espagnol*  
**par André Gabastou,**  
*Christian Bourgois,*  
**364 p., 22 €.**